L'amour du beau
Etude conceptuelle : Partie 2
Le grand discours de Diotime dans le *Banquet*

Socrate va donc intervenir dans le *Banquet*, après Pausanias, après Aristophane, et avant l'imprévu Alcibiade, pour faire la louange de l'amour. De ce discours de Socrate, il convient de retenir au moins cinq éléments : le statut de ce discours sur la beauté (1), l'idée que l'amour de la beauté est avant tout de nature relationnelle (2), que cette relation a une nature précise, qu'il est possible de décrire par le mythe (3), l'idée que l'effet de l'amour de la beauté nous conduit à « enfanter dans la beauté » (4), le statut enfin de l'idée du beau, puisque la contemplation de cette idée constitue l'achèvement de *l'expérience* à laquelle la beauté nous invite (Partie III)

I. Le statut du discours de Socrate.

Non seulement Socrate, comme nous l'avons dit (1.1), marque un « arrêt » avant de prononcer l'éloge de l'amour, mais il ne prononce pas directement cet éloge puisqu'il ne fait que rapporter ce qu'il a entendu dire dans sa jeunesse par une femme (dans ce monde d'hommes qui parlent des beaux garçons…), Diotime de Mantinée.

Si le discours sur la beauté suit toujours une expérience de la beauté qui nous précède –et donc apparaît toujours comme une « reconnaissance »-, il faut encore que cette louange soit véridique, et cela suppose un sens de la mesure (de *l'aidos*) qui interdit l'enthousiasme d'un Pausanias ou les imaginations débridées d' Aristophane. A chaque fois que Socrate parle de l'amour et de la beauté, que ce soit dans le *Banquet* ou le *Phèdre*, il marque ce temps d'arrêt, de réserve, de reprise, comme si la beauté, qui nous entraîne au vrai, nous faisait courir aussi le risque d'une mauvaise exaltation, d'un entraînement factice. Mais il y a plus : la structure narrative du *Banquet* est ainsi faite que Platon nous « raconte » ce que « raconte » Apollodore, qui « raconte » ce que, autrefois, Aristodème lui a raconté, c'est-à-dire Socrate « racontant » ce que « disait », dans sa jeunesse, Diotime. On soulignera l'importance de l'écoute dans un texte sur la contemplation qui semble parfois donner la suprématie à la vision réelle ou

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'amour du beau

métaphorique sur tous les autres sens (*idea* ne signifie-t-il pas ce que je vois ?…). L'expérience de la beauté est transmise selon un appel à écouter ce qui a été dit. Plus encore, Socrate ne parle que parce qu'il a écouté : le discours de Platon n'est que l'écho du discours de Socrate, qui est lui-même l'écho du discours de Diotime, et cette structure « en écho » nous laisse entendre, là encore, que ma parole est essentiellement une réponse, qu'il m'a été *donné* de parler, que ce n'est pas moi qui suis à l'origine de la parole que, comme on dit maladroitement, je « prends » …Si **l'expérience de la beauté est l'expérience d'un décentrement**, il en va de même pour l'expérience du *logos*…Je ne suis pas plus le principe et la fin de mon amour, comme le croit Aristophane, que je ne suis le principe et la fin du *logos*…

Enfin, l'expérience de la beauté sera l'expérience des médiations qu'il faut franchir, et ce témoignage sur le beau me parvient par une telle chaîne de transmission, qu'elle met cette expérience du beau décrite par Diotime à « distance » (loin dans le temps et l'espace), distance qui à la fois interdit l'exaltation et la facilité (qui établit la transcendance du discours), distance qui rend nécessaire l'interprétation (car on connaît les déformations des propos rapportés, des « traditions »..), et qui invite donc chacun à vérifier, en revivant le contenu « expérientiel » du discours, la vérité de ce que dit Diotime. Socrate ne précise d'ailleurs pas s'il a mené lui-même jusqu'au bout l'expérience à laquelle Diotime invite…. La beauté est l'expérience des médiations, des distances qui se creusent au moment même qu'elles se franchissent, comme l'accès aux beaux corps me fait découvrir qu'il y a de belles âmes ; et si Socrate est le seul interlocuteur du *Banquet* à parler de manière oblique, c'est que ce détour est sans doute nécessaire pour nous faire comprendre ce qu'est l'expérience d'une beauté qui se donne d'abord et à laquelle je réponds (secondarité du discours sur la beauté par rapport à une beauté premièrement offerte…), qui m'invite à la rejoindre, mais qui s'éloigne aussi à proportion même que je m'y porte (distance qui interdit toute exaltation, mais qui relance l'élan…). S'il est toujours dangereux de sur-interpréter les intentions d'un auteur à propos de ce qu'il ne dit pas explicitement, il faut de toute façon en l'espèce remonter du dernier discours –celui de Platon- au discours premier –celui de Diotime- qui n'est lui-même que second par rapport à l'idée du Beau dont il témoigne… Tous ces discours emboîtés constituent en tous cas un « détour », un « second chemin », pour reprendre une expression de Platon, qui nous aide à prendre la juste intelligence des choses, et, en n'y accédant pas immédiatement, à nous y accoutumer. De même, comme on le verra, la beauté est un chemin, une « odyssée », vers la vérité, qui nous attire à elle, mais ce n'est pas un chemin « direct », elle est ce « détour » qui ne nous « détourne » pas du but.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

II. La nature relationnelle de l'amour

La première chose que Diotime affirme, c'est qu'Eros n'est pas un « dieu », mais un « démon ». Par ce terme, il faut comprendre que l'amour est un intermédiaire entre les mortels et les immortels. Et comme Eros n'est qu'un intermédiaire, à mi-distance du ciel et de la terre, il ne faut pas louer l'amour comme s'il était un grand dieu…Mais comprenons ce que veut dire Diotime en affirmant la nature « démonique » de l'amour.

Comme l'écrit Platon, transcrivant le dialogue entre Socrate et Diotime : **« Ne vois-tu donc pas que, toi aussi, tu penses que l'Amour n'est pas un dieu ? - Quoi ! lui répondis-je, est-ce que l'Amour est mortel ? - Nullement. - Mais enfin, Diotime, dis-moi, qu'est-il donc ? - C'est, comme je le disais tout à l'heure, quelque chose d'intermédiaire entre le mortel et l'immortel. - Qu'est-il donc enfin ? - Un grand démon, Socrate ; car tout démon tient le milieu entre les dieux et les hommes. - Quelle est, lui dis-je, la fonction d'un démon ? - D'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes, d'apporter au ciel les prières et les sacrifices des hommes, et de rapporter aux hommes les ordres des dieux et la rémunération des sacrifices qu'ils leur ont offerts. Les démons remplissent l'intervalle qui sépare le ciel de la terre : ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire et l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux mystères, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. La nature divine n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est encore par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent et s'entretiennent avec les hommes, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. »**

Eros met en relation les choses et les êtres qui ne communiquent pas. Comme il est ce lien entre des choses de nature différente, il fonctionne enfin comme un pont. Par exemple, l'homme qui est ignorant ne recherche pas la vérité, puisqu'il ignore ce qu'il doit chercher, et qu'il faut même le chercher ; inversement, l'homme qui sait, ne cherche plus le savoir, puisqu'il le possède. Comment dès lors expliquer la sortie de l'ignorance et la recherche de la vérité qui constitue l'essence de la démarche philosophique ? Je ne peux désirer une connaissance qu'en connaissant ce que je désire (car, sinon, je ne sais pas ce que je désire, et en réalité je ne désire rien..) ; mais si je connais ce que je désire, je n'ai plus besoin d'en désirer la connaissance… La nature paradoxale d'Eros, ni mortel ni

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

L'amour du beau

immortel, ni ignorant ni savant, nous fait comprendre qu'un passage de l'ignorance à la connaissance est possible : celui qui aime est invité à mieux connaître la chose qu'il aime, lors même qu'il ne connaît pas parfaitement la chose aimée. L'amour anticipe sur une connaissance que je ne possède pas encore entièrement. Il résout, par son dynamisme propre, le paradoxe de l'accès au savoir. *« Eros est philosophe »*, car la sagesse de l'amour est de permettre l'amour de la sagesse (la philosophie), en nous présentant comme *aimable* ce que nous ne connaissons pas encore très bien, ce que nous connaissons même très mal. Et si la beauté est ce que cherche l'amour, c'est bien la beauté qui nous invite à mieux connaître la chose belle, comme le dit Platon dans le *Phèdre*, puisque c'est la beauté de la justice ou de l'action courageuse qui nous touche d'abord, qui nous est premièrement sensible : nous sommes comme aveugles et indifférents, d'abord, à la justice elle-même ou à la réalité du courage.

Comme il est dit dans le *Phèdre* : **« La vue est, en effet, la plus pénétrante des facultés sensitives du corps. La sagesse pourtant n'est point par elle aperçue ; elle susciterait de prodigieuses amours, si elle offrait à nos yeux une image aussi claire que celle de la beauté. Il en serait de même de toutes les essences dignes de notre amour. Mais pour le moment, la beauté seule jouit du privilège d'être l'objet le plus visible et le plus attrayant. »**

Si la connaissance n'était pas belle, nous n'aurions peut-être pas même eu l'idée de la chercher (de l'aimer) et de sortir de notre ignorance. L'amour est une ouverture à la beauté, une manière d'entrer en relation avec des choses que je ne connais pas encore bien sans toutefois totalement les ignorer. L'ouverture et la relation à l'être que permet l'amour ne correspondent donc pas à l'ouverture et la relation à l'être que réalise la connaissance, mais elle la rend possible**. *L'ouverture à la beauté est condition de possibilité de l'ouverture à la vérité, chemin vers cette vérité, même si l'accès à la vérité est plus essentielle que le passage par la beauté*.** *Eros* est au principe de la philosophie, car c'est par la beauté qu'aime l'âme, que l'âme est attirée aux choses et aux êtres. Pour comprendre la possibilité même de la philosophie, l'amour (*philia*) de la sagesse (*sophia*), il ne faut pas partir d'une sagesse (*sophia*) dont nous ignorons tout, comme le dit Socrate de lui-même, mais partir du dynamisme propre de l'amour (*eros*), de la mise en relation que seul l'amour permet.

Comme l'écrit Platon, faisant parler Diotime : **« De sa nature il n'est ni mortel ni immortel ; mais, dans le même jour, il est florissant et plein de vie, tant qu'il est dans l'abondance, puis il s'éteint, pour revivre encore par l'effet de la nature paternelle. Tout ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse, en sorte**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

qu'il n'est jamais ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre la sagesse et l'ignorance : car aucun dieu ne philosophe ni ne désire devenir sage, puisque la sagesse est le propre de la nature divine ; et, en général, quiconque est sage ne philosophe pas. Il en est de même des ignorants, aucun d'eux ne philosophe ni ne désire devenir sage ; car l'ignorance a précisément le fâcheux effet de persuader à ceux qui ne sont ni beaux, ni bons, ni sages, qu'ils possèdent ces qualités : or nul ne désire les choses dont il ne se croit point dépourvu. - Mais, Diotime, qui sont donc ceux qui philosophent, si ce ne sont ni les sages ni les ignorants ? - Il est évident, même pour un enfant, dit-elle, que ce sont ceux qui tiennent le milieu entre les ignorants et les sages, et l'Amour est de ce nombre. La sagesse est une des plus belles choses du monde ; or l'Amour aime ce qui est beau ; en sorte qu'il faut conclure que l'Amour est amant de la sagesse, c'est-à-dire philosophe, et, comme tel, il tient le milieu entre le sage et l'ignorant. »

Mais il faut surtout souligner que l'expérience de l'amour (du beau) est l'expérience de la relation.

Eros est un démon, un « *daimon*», c'est-à-dire que sa nature est celle de la relation. Or il est toujours très difficile de penser la relation en elle-même, et de ne pas la réduire aux termes qu'elle met précisément en relation. Lorsque Pascal, dans les *Pensées*, se pose par exemple la question de ce que l'on aime en lui, ou de ce qu'il aime en l'autre, il ne découvre à strictement parler « rien ». Si l'on m'aime pour mon argent, on ne m'aime pas pour moi. Mais si l'on m'aime pour la beauté de mon corps, ou pour mon intelligence, on ne m'aime pas davantage, car mon corps peut vieillir, et mon intelligence décliner. Je ne sais pas ce que l'on aime en « moi », lorsque l'on prétend m'aimer. Quel est donc l'objet de l'amour ? L'amour a-t-il seulement un objet ?

« Celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime - t -il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime - t - on moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi - même. Où donc est ce moi, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait - on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées

Toutefois, raisonner ainsi c'est objectiver un être (en l'espèce ma propre « personne »), le penser abstraction faite de la relation d'amour qui nous lie à lui, et il n'est donc pas étonnant qu'il n'y a rien en lui à aimer, puisque l'on écarte par principe l'amour qu'on lui porte pour le voir « tel qu'en lui-même ». Mais précisément l'amour est *cette relation vécue* qui me lie à cet être, ce qui se joue dans la relation, c'est-à-dire notre rencontre qui le modifie et me modifie, qui nous altère l'un l'autre. *Abstraction faite de la relation d'amour qui me lie à autrui*, il y a un être dans lequel je ne trouve rien à aimer, d'un côté, et il y a moi où je ne trouve aucune raison d'aimer, de l'autre côté…Mais c'est précisément par l'ouverture à autrui que rend possible l'amour, qu'autrui m'apparaît comme aimable ; et c'est précisément lorsque je n'aime plus autrui que je me pose la question de ce que j'ai bien pu aimer en lui, que je me permets de l'objectiver. Comme le remarque Merleau-Ponty, dans la *Phénoménologie de la perception,* il n'est pas surprenant que Pascal ne trouve rien à aimer au bout de toutes ses questions, puisque ce sont précisément les questions que pose quelqu'un qui n'aime pas, ou qui n'aime plus, qui objective l'autre sous le regard inquisiteur de la connaissance, au lieu de s'émerveiller de sa simple présence (ou de souffrir de son absence)…

On remarquera d'ailleurs que le chrétien fervent que fut Pascal le savait bien, car aux questions: « qu'est-ce que j'aime en Dieu ? », ou « qu'est-ce que Dieu aime en moi ? », on ne peut répondre par un regard objectivant –car, par principe, je ne peux quasi rien connaître de Dieu, et que je suis misérable devant son regard…-, mais il faut bien reprendre la leçon de Platon : l'amour est d'abord une relation, et c'est dans cette relation d'amour que les choses se donnent à aimer. « Tu me chercherais pas si tu m'avais déjà trouvé » : c'est ce que Dieu dit à l'âme selon saint Bernard (repris par Pascal)…Nous trouvons dans l'amour celui que nous ne connaissons pas encore (lui qui nous a aimé le premier), et c'est précisément cet amour qui nous invite, par son dynamisme propre, à mieux le connaître sans jamais pouvoir objectiver, dominer, comprendre ce qu'il est, exactement comme la philosophie n'est possible pour Socrate qu'en prenant appui sur un *Eros* qui l'ouvre à la beauté, au caractère désirable, de ce (savoir) qu'elle ne possède pas.

On comprend dès lors ce qu'il faut entendre par le caractère relationnel, démonique, de l'amour (du beau). De même que Pascal s'interrogeait sur ce qui était aimable en lui, et ne trouvait rien à aimer –le « moi » disparaissant sous les

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

vêtements de la condition sociale, de l'apparence physique et de notre identité « psychologique » incertaine-, de même on aimerait savoir ce qu'est cette beauté qui suscite notre amour. On aimerait poser les mêmes questions que dans *l'Hippias*, et rechercher ainsi une définition objective de la beauté (par la convenance, l'avantageux, le plaisir). Mais c'est Hippias qui a raison : est beau ce que j'aime, ou ce que nous autres Grecs, aimons : la jeune fille de Sparte, ou les belles juments, ou les beaux discours… Se poser la question de ce que nous aimons, précisément, en aimant ces choses-là, la question de ce que toutes les choses belles ont en commun, c'est montrer qu'on a cessé d'aimer ces choses, exactement comme la mère qui se demande pourquoi elle aime son enfant, qui demande une raison objective d'aimer, n'aime plus vraiment…On comprend bien pourquoi Hippias reproche à Socrate, dans sa recherche de l'idée de beauté, d'avoir perdu le sens grec de la beauté, de ne plus « aimer » comme un Grec, car c'est remplacer la relation d'amour par une relation de connaissance, et s'étonner, comme Pascal, qu'il n'y ait rien à aimer. Il n'y a pas d'un côté une chose belle (terme A de la relation), et de l'autre côté un homme qui aime cette chose (terme B de la relation), mais il n'y a de beauté que pour l'amour qui la manifeste : A (beauté) et B (amour) n'existent que dans la relation, et ne peuvent jamais être pensés séparément l'un de l'autre, sauf à ne plus rien comprendre à ce qu'est la beauté (qu'est-ce qu'une beauté qui n'est pas aimable ?) et à ce qu'est l'amour (qu'est-ce que l'amour, dès lors qu'il n'aime rien ?). Qu'ont en commun les beaux corps, les belles âmes, les belles actions, les beaux discours ? Non pas une « beauté objective », commune à tous, mais d'être (en premier lieu) les termes d'une relation d'amour qui cherche à s'enrichir : de l'amour des beaux corps, à l'amour des belles âmes, à l'amour des belles actions, l'âme accède à des dimensions de la réalité de plus en plus riches. L'amour de la beauté, expérience d'une relation et d'une ouverture aux choses, doit être approfondie (c'est tout le sens du discours de Diotime), et l'idée du beau elle-même n'est pas donnée par Platon comme une définition conceptuelle, ce qui termine une recherche inquisitoriale, comme la solution que *l'Hippias* ne parvenait à formuler ; mais (en premier lieu) l'idée du Beau est ce qui est promis, au bout de *l'expérience* des choses belles, à la vie philosophique : contemplation vécue où l'amour ne peut plus rien découvrir de plus aimable, et non pas concept inerte que l'on pourrait trouver dans un dictionnaire philosophique, comme celui de Voltaire, à l'entrée « beauté »…

Comme le dit encore le *Phèdre*, la beauté, c'est ce qui accompagne la vérité et le bien, ce qui nous les rend sensibles, « appétissants », « aimables », puisque nos intelligences ne peuvent être directement touchées par les choses supérieures, ce que sont, par exemple, la justice ou la vertu. Il faut d'abord aimer pour

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'amour du beau

chercher à comprendre : c'est la beauté, que nous aimons, qui nous incite à nous « nourrir » de la vérité et du bien. Mais l'amour est relation, c'est un « grand démon » : Si la beauté se donne à l'amour, l'amour se donne dans une parfaite réciprocité à la beauté, et plutôt que de se demander *par quoi* nous sommes attirés (Qu'est-ce que le beau ? Ce qui est la question sans réponse de *l'Hippias…*), il faut surtout interroger la nature de cette relation (Que signifie pour l'homme d'aimer la beauté ? La question du *Banquet…*).

III. La nature de l'amour, entre pauvreté et richesse.

Or Diotime va spécifier la nature de cette relation. Si *Eros* est un *daimon*, il est fils de *Penia*, l'indigence, et de *Poros*, l'expédient, celui qui a de la « ressource » pour sortir de toutes les impasses (*aporia*)….

Comme l'écrit Platon faisant parler Diotime : **« À la naissance de Vénus, il y eut chez les dieux un grand festin où se trouvait entre autres *Poros* (19), fils de Métis (20). Après le repas, *Pénia* (21) s'en vint mendier quelques restes et se tint auprès de la porte. En ce moment, *Poros*, enivré de nectar (car on ne faisait pas encore usage du vin), sortit de la salle et entra dans le jardin de Jupiter, où le sommeil ne tarda pas à fermer ses yeux appesantis. Alors, *Pénia*, poussée par son état de pénurie, imagina d'avoir un enfant de *Poros*. Elle alla donc se coucher auprès de lui, et devint mère de l'Amour. C'est pourquoi l'Amour devint le compagnon et le serviteur de Vénus, ayant été conçu le jour même où elle naquit ; outre que de sa nature il aime la beauté, et que Vénus est belle. Et maintenant comme fils de *Poros* et de *Pénia*, voici quel fut son partage : d'abord il est toujours pauvre, et, loin d'être beau et délicat, comme on le pense généralement, il est maigre, malpropre, sans chaussures, sans domicile, sans autre lit que la terre, sans couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues ; enfin, comme sa mère, toujours dans le besoin. Mais, d'autre part, selon le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est mâle, hardi, persévérant, chasseur habile, toujours machinant quelque artifice, désireux de savoir et apprenant avec facilité, philosophant sans cesse, enchanteur, magicien, sophiste ».**

Il faut comprendre qu'au-delà de ce célèbre mythe, c'est une description quasi phénoménologique de notre *expérience de la beauté* que propose Diotime.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Devant la beauté, en effet, nous nous sentons pauvres, et comme « interdits ». Que pouvons-nous dire en face de ce qui est réellement beau ? Quel discours peut être « à la hauteur » de ce qui nous émerveille ? Je me sens démuni devant ce qui me « dépasse » -car la beauté nous apparaît à partir d'une transcendance radicale, ce que je n'avais pas « en moi », ce que je ne pouvais pas imaginer, ce qui m'est donné et que je ne pouvais pas me donner, ce qui me semble comme extérieur à tous mes possibles. Sans doute cette pauvreté (la *penia*) est-elle surtout, et avant tout, le signe du désir et du manque, comme chez Aristophane ; mais elle est aussi la face passive d'une relation, ce qui se manifeste comme pauvreté essentielle dans la relation, par l'amour, à la beauté.

Pensons un moment à notre émotion devant, par exemple, la Sixtine de Michel-Ange…Soudain, une chose m'advient que je n'aurais pu faire advenir tout seul ; et la beauté est bien « ce qui surprend », puisque je ne pouvais pas l'anticiper tout à fait par l'imagination. Il y a plus dans la Sixtine réellement vue que dans la Sixtine que j'imaginais, dans la Venise réelle que dans la Venise que je me représente à partir d'une carte postale… Que si, au contraire, l'expérience de l'œuvre, ou de la ville, est décevante, la rencontre réelle en deçà de la rencontre imaginaire (ce qui est parfois le cas…), je ne peux semble-t-il parler strictement de beauté, puisque l'émerveillement y manque, cette illumination spécifique qui nous pousse à *ad-mirer*, à explorer par l'amour, à mieux connaître... Focillon disait même dans *L'éloge de la main*, qu'il y avait plus dans la Sixtine peinte par Michel-Ange, que dans la Sixtine qu'il avait rêvée, notamment ce pouvoir de réalisation et d'invention, cette intelligence spécifique de la main, car le peintre pense « avec sa main », comme nous pensons « avec notre cerveau… ». Nous ne saurons jamais si Michel-Ange a été étonné par son œuvre ; mais nous savons que Michel-Ange, qui était sculpteur, a désespéré de pouvoir satisfaire à la commande du pape Jules II…

Nous nous sentons toujours pauvres devant la beauté que nous contemplons, qui nous surprend, ou que nous désespérons de pouvoir mettre au jour…On pourrait multiplier les témoignages de ces poètes qui renoncent à dire la beauté du monde (comme Hofmannsthal, devant une souris qui court devant lui sur un parquet) ou celle de la femme qu'ils aiment, comme si le monde était saturé de beauté et qui, ce faisant, cherchent à dire cette beauté en dépit de la pauvreté supposée ou réelle du langage…On pourrait multiplier de même le témoignage de ces artistes qui ne se sont pas sentis, un jour, capable de produire la beauté qu'étrangement ils sentaient en eux…Que l'amour de la beauté soit d'abord l'expérience d'une pauvreté essentielle, la prise de conscience que nous sommes pauvres, que nous

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'amour du beau

soyons artistes ou spectateurs, devant la beauté donnée ou à donner, c'est bien la première chose que nous remarquons, si nous sommes attentifs à notre étonnement, à cet « excès » que la beauté apporte à la simple présence des choses…La chose belle nous apparaît comme un « phénomène saturé », c'est-à-dire comme ce qui nous comble au-delà de notre attente et de notre pouvoir. Expérience phénoménologique fondamentale : je reçois plus de la beauté du monde ou de la beauté de la femme que j'aime, et je donne parfois plus, si je suis artiste, que ce que je me sens, hors de toute vanité, capable de donner…J'ai le sentiment, devant la chose vraiment belle, que je ne peux rien y ajouter, et c'est même à ce sentiment de pauvreté essentielle, que l'artiste reconnaît souvent que l'œuvre est finie…

Mais, inversement, si je me sens pauvre devant la beauté (*penia*), il faut dire aussi que la beauté m'inspire, et me révèle des ressources que j'ignorais avoir (*poros*). Certes, dans le mythe de Diotime, cela signifie que l'amour est « rusé », qu'il prend des tours et des détours pour parvenir à ses fins…Devant la femme que j'aime, j'ai l'impression que je ne trouverai pas les « mots » ; et c'est pourtant elle qui « m'inspire »… On sait que l'amour rend timide, mais qu'il rend aussi intelligent, qu'il donne parfois, comme on disait au dix-septième siècle, de l'esprit à ceux qui n'en ont pas…A la pauvreté essentielle que révèle l'amour devant la beauté, s'articule donc une richesse que je ne soupçonnais pas. *Poros* a cette ruse, cette *metis* chère à Ulysse qui est l'intelligence intuitive, « fine » des situations, qui permet, par un « détour » imprévu, de se tirer d'affaire, lors même que l'intelligence théorique, lourdement déductive, aurait échoué à trouver une solution.

Mais on peut aller plus avant : devant la beauté, je me sens « vide », puisqu'il n'y a rien à ajouter ou à dire ; mais c'est précisément le moment où j'ai le désir de parler, de créer, de louer la beauté du monde. Caillois disait que c'était lorsque l'on sentait que l'on ne pouvait plus dire le monde (sentiment d'inutilité ou de vanité devant la présence des choses), que l'écriture poétique commençait à avoir du sens…C'est précisément lorsque j'ai le sentiment qu'il n'y plus rien à ajouter à la beauté du monde, que j'éprouve le désir violent de chanter, de danser, et d'ajouter de la beauté à celle qui me comble. De même, si je me sens démuni devant la beauté à produire, comme Michel-Ange devant le plafond de la Sixtine, je découvre en moi des ressources que j'ignorais (Michel-Ange pensait qu'il était davantage sculpteur que peintre…), et je m'étonne peut-être moi-même… Combien d'artistes ont témoigné de leur surprise devant l'œuvre produite : dans la mythologie grecque, cette surprise, ce sentiment que l'œuvre vient *d'ailleurs*, la certitude que l'artiste, seul, n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

avaient même pour nom l'intervention des neuf Muses… Bernanos parlait ainsi de « la magie des mains vides », pour signifier la grâce de celui qui donne plus que ce qu'il a ou pense avoir…Et cette « magie des mains vides », cette richesse qui est en même temps reconnaissance de notre pauvreté, permet de bien comprendre notre relation –si paradoxale- à la beauté, où nous sommes constamment renvoyés d'un sentiment de richesse (il n'y a rien à ajouter) à un sentiment de pauvreté (je ne peux rien ajouter), d'un sentiment de pauvreté (sentiment de ne pas avoir assez reçu pour pouvoir « rendre ») à un sentiment de richesse (sentiment d'être inspiré et de pouvoir donner encore plus).

IV. Les effets de l'amour : « enfanter dans la beauté ».

Le mythe d'Eros, fils de *penia* et de *poros*, nous donne à comprendre cette manifestation paradoxale, contradictoire, de l'expérience esthétique telle qu'elle est vécue dans l'amour de la beauté : d'un côté, l'expérience du manque, de l'autre l'expérience d'une richesse. Mais Diotime ajoute à ces analyses une dimension essentielle. Ce que nous recherchons dans l'amour, ce n'est pas exactement la beauté, mais à **« enfanter dans la beauté.».**

Comme l'écrit Platon, transcrivant le dialogue entre Socrate et Diotime : **« Si tel est l'amour en général, quel est l'acte particulier où la recherche et la poursuite ardente du bon prennent le nom d'amour ? Quel est-il ? Peux-tu me le dire ? - Non, Diotime ; autrement je ne serais pas en admiration devant ta sagesse et ne serais pas venu auprès de toi pour apprendre ces vérités ? - Je vais donc te le dire : c'est la production dans la beauté, soit par le corps, soit par l'âme. - Voilà une énigme qui demanderait un devin ; pour moi, je ne la comprends pas. - Je vais parler plus clairement. Tous les hommes, Socrate, sont capables d'engendrer et selon le corps et selon l'âme, et, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, leur nature demande à produire. Or elle ne peut produire dans la laideur, mais dans la beauté ; l'union de l'homme et de la femme est une production ; et cette production est une œuvre divine, fécondation et génération auxquelles l'être mortel doit son immortalité. Mais ces effets ne sauraient s'accomplir dans ce qui est discordant. Or, la laideur ne peut s'accorder avec rien de ce qui est divin ; la beauté seule le peut. La beauté est donc, pour la génération, semblable au Destin (23) et à Lucine (24). C'est pourquoi, lorsque l'être fécondant s'approche du beau, plein d'amour et de joie, il se dilate, il engendre, il produit. Au contraire, s'il s'approche du laid, triste et refroidi, il se resserre, se détourne, se contracte et n'engendre pas, mais porte avec**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

L'amour du beau

douleur son germe fécond. De là, chez l'être fécondant et plein de vigueur pour produire, cette ardente poursuite de la beauté, qui doit le délivrer des douleurs de l'enfantement. Car la beauté, Socrate, n'est pas, comme tu te l'imagines, l'objet de l'amour. - Quel est donc l'objet de l'amour ? - C'est la génération et la production dans la beauté. - Soit, répondis-je. - Il n'y a pas à en douter, reprit-elle. - Mais pourquoi l'objet de l'amour est-il la génération ? - Parce que c'est la génération qui perpétue la famille des êtres animés et qui lui donne l'immortalité que comporte la nature mortelle. »
On sait combien ce texte a pu « fasciner » les artistes de la Renaissance : de même que devant un beau corps, il me vient l'envie d'enfanter, de même, à la rencontre de la beauté, il me vient envie de produire de beaux discours, de belles choses, etc. La beauté n'est pas simplement ce qui se manifeste dans une relation d'amour, elle est aussi comme un « **milieu** » dans lequel j'engendre. Mais sur ce texte, il faut dire deux choses :

Premièrement, il faut souligner que le désir d'enfanter dans la beauté continue chez l'homme le désir sexuel déjà présent chez l'animal. La production de beauté est dans la suite de la volonté, pour chaque être, pour chaque espèce, de se perpétuer.

La volonté de produire dans la beauté a la même véhémence que le désir sexuel, et le fait de ne pas pouvoir produire l'œuvre belle est aussi frustrant, douloureux, que peut l'être, pour un animal, le fait de ne pas pouvoir saillir sa femelle pour se donner une descendance. Freud, dans un *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, a ainsi expliqué la création artistique par le désir sexuel (en l'espèce travesti, transformé, « sublimé »). En effet, pour Freud, la création artistique s'explique par une transformation du désir sexuel, qui ne peut pas s'exprimer directement, qui est « refoulé », censuré, et qui cherche dès lors une « traduction » qui puisse être acceptée par les exigences morales de notre conscience. Selon le fondateur de la psychanalyse, l'énergie sexuelle, la « libido », qui est « comprimée » par les contraintes sociales, est réinvestie dans des buts culturels, comme l'activité artistique ou scientifique. Le désir sexuel trouve, moyennant des « détours » surprenants (bien dignes de *Poros* pour compenser la frustration de *Penia* !), des satisfactions substitutives à la *libido* dans des buts « nobles ». C'est précisément ce que Freud appelle le processus de « sublimation ».

Comme l'écrit Freud : **« Les tendances qui composent l'instinct sexuel se caractérisent précisément par cette aptitude à la sublimation : à leur fin sexuelle se substitue un objectif plus élevé et de plus grande valeur sociale.**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

C'est à l'enrichissement psychique résultant de ce processus de sublimation, que sont dues les plus nobles acquisitions de l'esprit humain. Dans certaines conditions favorables il peut encore trouver un autre moyen de passer de ses fantaisies à la réalité, au lieu de s'écarter définitivement d'elle par régression dans le domaine infantile ; j'entends que, s'il possède le *don artistique,* psychologiquement si mystérieux, il peut, au lieu de symptômes, transformer ses rêves en créations esthétiques. Ainsi échappe-t-il au destin de la névrose et trouve-t-il par ce détour un rapport avec la réalité. Quand cette précieuse faculté manque ou se montre insuffisante, il devient inévitable que la *libido* parvienne, par régression, à la réapparition des désirs infantiles, et donc à la névrose. La névrose remplace, à notre époque, le cloître où avaient coutume de se retirer toutes les personnes déçues par la vie ou trop faibles pour la supporter. »

En somme, on ne sait pas très bien, dans ce phénomène de sublimation, si la *libido* ruse avec la culture pour parvenir quand même à se satisfaire (mais autrement, ou par un « détour »), ou si c'est la culture qui ruse avec notre énergie sexuelle pour nous forcer à atteindre des fins plus élevées, qui au final nous sont très utiles (comme l'activité scientifique) ou constituent de nouvelles sources de plaisir (comme la musique). De toute façon, il n'est pas impossible que nous pressentions dans le plaisir esthétique la source sexuelle où il s'origine chez l'artiste, de telle sorte que la sublimation transforme bien la recherche des plaisirs sexuels en la recherche de plaisirs d'un tout autre genre, plaisir de la connaissance ou de la contemplation, mais l'essence –sexuelle- du plaisir qui est au principe de notre activité reste intacte, même si les formes sont changées, méconnaissables… Chez Freud, donc, il y a entre l'activité sexuelle et la satisfaction artistique une continuité essentielle, mais aussi un travail –radical- de transformation, de travestissement, de sublimation, si bien que le plaisir esthétique nous semble quasi avoir une autre racine que le plaisir sexuel ; et c'est bien parce que cette racine identique est méconnaissable, que non seulement notre civilisation, qui soupçonne si volontiers le plaisir, ne condamne pas les plaisirs de l'art mais au contraire les loue et les encourage comme un signe d'excellence intellectuelle et morale…

Chez Platon, il y a la même continuité entre désir sexuel et amour du beau, mais il ne s'agit pas d'un réinvestissement du désir, face aux contraintes de la morale et de la société, sur d'autres buts (culturels) que les buts naturels. Il s'agit d'une continuité véritable, et si transformation du désir il y a, il ne s'agit pas de changer la forme du désir (pour le pire, dans les névroses à base de frustration sexuelle, et/ou pour le meilleur, chez les grands artistes et les grands savants), mais

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

d'intégrer les formes plus basses du désir d'enfanter dans ses formes les plus hautes.

D'ailleurs, il ne s'agit pas, entre Freud et Platon, exactement du même désir sexuel : chez Freud, ce désir, qui conditionne évidemment la survie de l'espèce, a une visée chez l'enfant et l'homme profondément narcissique (le plaisir), et il faut donc comprendre le processus de socialisation, qui nous pousse à intégrer autrui, comme une violence qui est faite, au nom de la réalité de l'autre (ou de la culture), à la recherche exclusive du plaisir en question. Chez Platon, il ne s'agit pas de plaisir, mais « d'enfanter », de se perpétuer, c'est-à-dire que si le désir est toujours tourné vers moi (c'est bien « moi » qui cherche à *me* perpétuer…), il n'est pas d'abord recherche du plaisir, mais recherche de l'immortalité sous la figure de ce que je laisse au monde –enfant ou beau discours…C'est un désir qui, tout en étant tourné vers moi, ouvre non pas tant à la possibilité d'un plaisir éphémère qu'à celle du nouveau et de l'éternel (l'enfant dans lequel je continue de vivre)…Si « enfanter dans le beau » est la règle des animaux, qui perpétuent leurs races, jusques aux philosophes, qui se perpétuent dans leurs discours et chez ceux qui les écoutent, il n'y a pas de « sublimation » de ce désir de procréation : dans le « passage » des animaux aux hommes, je reconnais l'évidence et la véhémence d'un même élan vers la beauté, dans la beauté, pour faire de la beauté…

Et il ne s'agit pas de dire non plus que cette expression : « enfanter dans la beauté », est une métaphore lorsqu'elle concerne le philosophe qui, devant le beau garçon, la belle âme, la belle action, a envie d'enfanter de beaux discours… Car pour qu'il y ait métaphore, il faut qu'il y ait deux domaines séparés (en l'espèce celui du désir « animal » de procréation et celui du désir « noble » de faire des discours…), domaines distincts où l'on retrouve pourtant à l'œuvre une même logique, un élément ou des rapports comparables (en l'espèce celle de la procréation) : la vérité ne nous éclaire-t-elle pas ainsi, *métaphoriquement*, de sa lumière ? Mais dans ce texte de Platon, il n'y a pas deux domaines séparés, mais un même désir qui se continue, qui se prolonge dans des « choses » qui sont de plus en plus belles…On comprend donc que l'élan vers le beau puisse être violent, comparable à l'élan du crapaud pour sa crapaude, comme le disait Voltaire, mais il faut aussi comprendre que le dynamisme de cette relation (aimer le beau pour enfanter, ou aimer l'enfantement dans la beauté), peut prendre des figures diverses. Plutôt que de retrouver dans l'amour du beau et le plaisir esthétique la traduction et la trahison, potentiellement mal vécue, d'un désir sexuel détourné (Freud), il faut plutôt voir dans le désir sexuel non pas d'abord la recherche du plaisir, mais la volonté balbutiante, encore irréfléchie, d'enfanter de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

la beauté, au contact de la beauté, désir qui n'est clairement manifeste, qui n'apparaît peut-être avec évidence, que dans ses formes les plus hautes. Certes, le philosophe poursuit à sa manière la *libido* du crapaud, mais c'est bien plutôt le crapaud qui commence un élan qui ne trouve sa vérité et son sens que chez le philosophe. Il faut expliquer l'inférieur par le supérieur, disait Auguste Comte…Non pas réduire, comme à un « principe » unique, l'amour du beau et la volonté de mettre au jour de belles choses, aux formes sexuelles du désir et du plaisir, mais tout au contraire montrer comment le désir sexuel d'enfanter, au-delà de la simple recherche du plaisir, se continue naturellement dans l'amour du beau et s'y accomplit.

Secondement et principalement, il faut souligner dans le texte de Diotime combien le thème de l'enfantement ou de la génération est riche pour comprendre l'expérience de la beauté : de même que le fils s'explique par le Père, comme l'effet s'explique par la cause, de même le fils n'est pas le père. En donnant un fils, l'homme donne quelque chose qu'il n'a pas : il donne plus que ce qu'il est…On retrouve ici cette richesse que je n'ai pas, cette capacité de donner au-delà de ce que je suis (la « magie des mains vides » de Bernanos…). L'œuvre ne s'explique pas entièrement par l'artiste, car il y a une indépendance du fils par rapport au Père, qui n'exclue pas le rapport essentiel de dépendance et de dette, d'échange asymétrique, du fils au regard du Père, que Platon souligne pourtant fortement, par exemple, dans le *Criton*…La beauté est d'autre part la grande inspiratrice **: la beauté que je crée n'est jamais que la réponse que je donne face à une beauté que je rencontre.** De même que le beau corps m'incite à enfanter, de même la beauté m'incite à **répondre beauté pour beauté**, et à m'immortaliser par une action, une œuvre, des discours… L'amour du beau est « cet amour de l'enfantement dans la beauté », ce désir qui pousse l'artiste, par exemple, à s'éterniser dans une œuvre ***qui n'est pas lui***. Car cette œuvre est parfois, étrangement, non pas le « meilleur » de l'artiste, l'expression d'un moi réel, « profond », authentique, en deçà de toutes les apparences décevantes et superficielles du « moi social », comme l'a dit Proust dans le *Contre Sainte-Beuve*, mais bien *autre chose* et *plus* que lui, ce que la beauté rencontrée dans un corps, une âme, une action, et le poète, ont pu ensemble « enfanter » : mystère du don poétique, de la *mania* des Muses inspiratrices, dont parle Platon dans le *Phèdre*.

On remarquera enfin que si l'amour du beau est une « relation » -Eros est un « grand démon…»-, cette relation se spécifie comme amour de l'enfantement, et y –a-t-il modèle plus parlant de relation dans la culture grecque que celui de Père à Fils, que la relation de filiation où le père passe dans le fils, et où le fils reçoit

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale
L'amour du beau

« tout », c'est-à-dire avec la vie la capacité de tout recevoir, du Père ? Cette relation qu'est l'amour (du beau) s'ouvre donc naturellement à une nouvelle relation (ce que j'aime dans la beauté, c'est *d'enfanter* dans la beauté). Et toute l'expérience de la beauté est précisément l'expérience d'une relation qui, en s'approfondissant, conduit à d'autres relations : je passe de la relation aux beaux corps, à la relation aux beaux discours que les beaux corps suscitent ou enfantent en moi, et peut-être que l'amour de ces beaux discours m'éveille à une nouvelle beauté, celles des âmes capables de tenir et de retenir ces beaux discours…Le dynamisme même de l'amour des beaux corps, en tant que cet amour me pousse à enfanter de beaux discours, m'entraîne peut-être à un amour plus profond de la beauté, qui porte non plus sur les corps mais sur les âmes, et ainsi de suite (jusqu'à l'amour de la sagesse…).

En approfondissant ma relation aux choses belles, je me découvre lié à des choses encore plus belles, comme si la relation enfantait naturellement d'autres relations plus riches, ou comme si une première relation devait naturellement ouvrir la possibilité d'autres relations qui la prolongent, et qui pourtant en diffèrent « *toto coelo* », par toute l'étendue du ciel… Il n'y a là d'ailleurs aucun paradoxe : l'amour que je porte à mon fils est par exemple une suite –chronologique et logique- de celui que j'ai porté à sa mère, mais en diffère pourtant entièrement, même si mon fils *ressemble* beaucoup à cette femme que, malheureusement, je déteste aujourd'hui…La relation d'amour nous ouvre à de *nouvelles* relations d'amour, qui en prennent le relai et qui la perpétuent dans l'être (l'ancien amour pour cette femme se continue malgré moi dans cet enfant…), c'est- à-dire à de *nouveaux* objets qui n'étaient pas analytiquement compris, comme des poupées russes, dans le premier objet de notre désir. La belle âme n'est pas toujours *dans* le beau corps, comme si la beauté physique manifestait l'excellence morale (selon le modèle grec présocratique du *Kalos kagathos* : être beau et bon…), mais l'amour des beaux corps peut nous ouvrir à l'amour des belles âmes, peut nous révéler de *nouvelles* choses à aimer. Et d'ailleurs nous ne savons jamais à quelle nouveauté radicale la relation d'amour peut nous conduire, car comme le dit Platon dans le *Phèdre*, nous ignorons, lorsque nous commençons d'aimer, ce qu'au final nous aimons dans cet amour, ou quelle est, au final, cette beauté ultime que nous recherchons par l'amour : « ***Il aime donc, mais il ignore quoi. ».*** Il peut même y avoir quelque angoisse, ou quelque peur de l'inconnu, dans ce mouvement, et certains ont pu parler de « l'effroi du beau », dans la mesure même où nous ne savons pas où nous conduit cette invitation (Que l'on pense au sentiment obscur que tel visage nous perdra comme dans *Mort à Venise* de Thomas Mann….).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Par la beauté et le désir d'enfantement qu'elle suscite, nous cherchons donc à nous « immortaliser », à nous poser de manière définitive dans l'être, et **l'amour du beau nous fait rechercher une consistance que nous n'avons pas** en tant que « mortels » ; mais le paradoxe est que l'expérience de la beauté par l'amour est aussi la révélation progressive **d'un dépassement constant de l'amour dans de *nouvelles* choses à aimer**. L'expérience de la beauté nous conduit à la fois à nous affirmer (pensons à l'immortalisation recherchée par l'artiste) et en même temps à donner, et à donner au-delà de nous-mêmes (pensons une nouvelle fois à l'artiste surpris par sa propre inspiration, par ses « muses »…).

Affirmation, augmentation et dilatation de notre puissance d'être , d'une part, et don de soi, d'autre part, sont traduits, par l'image de ***l'enfantement*** dans toute sa plénitude contradictoire, sans qu'il faille même insister ici sur les **dangers**, les **peurs** et les **douleurs** de l'enfantement maternel en Grèce ancienne, que rappelle, dans le propos de Diotime, la présence bienveillante de Lucine, la déesse des naissances…

> ***« La beauté est donc, pour la génération, semblable au Destin et à Lucine C'est pourquoi, lorsque l'être fécondant s'approche du beau, plein d'amour et de joie, il se dilate, il engendre, il produit. Au contraire, s'il s'approche du laid, triste et refroidi, il se resserre, se détourne, se contracte et n'engendre pas, mais porte avec douleur son germe fécond »***

Nous savons donc que « **l'amour du beau »** est **une « relation »,** une manière spécifique qu'a l'homme de s'ouvrir au réel (2.1) ; **nous savons aussi que cette relation se manifeste de manière contradictoire**, dans la reconnaissance d'une pauvreté essentielle et d'une richesse inespérée (2.2) ; nous savons enfin qu'il qu'y a dans cette relation **un dynamisme intérieur qui la pousse à mettre au jour d'autres relations « plus riches »,** et donc d'autres relations à des choses « plus belles » (2.4) : l'amour de la beauté recherche l'enfantement de choses belles à aimer. L'amour entraîne à l'amour, mais jusqu'où pouvons-nous être ainsi entraînés dans l'expérience esthétique et érotique ? C'est l'un des textes les plus célèbres de Platon,, celui de l'Idée du beau, qui va nous le dire : Diotime donne comme point final de l'expérience d'amour qu'elle décrit, la beauté insurpassable, absolue, celle à laquelle je ne peux plus rien ajouter, celle qui me pousse à enfanter les plus beaux discours, mais dont le plus beau des discours - comme celui de Diotime- ne peut que donner un faible « aperçu ». Combien de ceux qui ont lu le discours magnifique de Diotime ont en effet fait l'expérience de la beauté absolue ; combien ont été réellement entraînés à aimer ce qu'elle cherche à faire aimer de Socrate ? L'idée de beau, c'est l'expérience de ce qui

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

L'amour du beau

est tel que rien de plus beau n'existe, pas même les discours que cette idée du beau inspire (alors que les beaux corps inspirent parfois des discours encore plus beaux, et que les belles âmes nous poussent à chercher et à aimer ce qui les rend si belles…).

Christophe Cervellon, agrégé de philosophie,
ancien élève de l'ENS

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021